

6

L'HOTEL
DU
GRAND MOGOL,
OU
L'AUBERGE QUI N'EN EST PAS UNE,
COMEDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. RADET.

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre
du Vaudeville, le 11 Avril 1814.*


PRIX : 1 F. 25 C.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,
boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

~~~~~  
Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22.  
~~~~~

1814.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le baron de FONVAE, oncle de Derville,	M. S. LÉGER.
DERVILLE, capitaine dans le régiment de son oncle, amant de Julie,	M. HENRI.
Mad. DERMONT, veuve d'un banquier,	M ^{me} . BODIN.
JULIE, sa fille, amante de Derville et promise à Desroseaux,	M ^{lle} . DESMARES.
MARTON, suivante,	M ^{lle} . MINETTE.
DESROSEAUX, prétendu de Julie,	M. GUÉNÉE.
BOURGUIGNON, valet de Derville,	M. FONTENAY.
JAQUINET, jardinier du baron,	M. JUSTIN.

*La Scène se passe à Chartres, dans la maison du
baron.*

*Le théâtre représente un salon ; une porte en
face, une à gauche et une à droite.*



L'HOTEL
DU GRAND MOGOL,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DERVILLE (*seul, entrant, sa montre à la main*).

Dix heures passées ! ce Bourguignon est-il assez longtemps à revenir !... en l'attendant relisons la lettre de Julie.

(*Il lit.*) « Mes pressentimens n'étaient que trop fondés :
» le but de notre voyage à Châteaudun est un mariage que
» ma mère est au moment de conclure pour moi : il s'agit
» d'un monsieur Desroseaux qui nous fut présenté l'hyver
» dernier, à Paris, et qui est une espèce d'original assez
» ridicule.

» Nous partons de Paris lundi prochain ; nous n'allons
» que de jour ; nous arriverons mardi soir à Châteaudun,
» et ce même jour (c'est aujourd'hui), nous dînerons à
» Chartres. Tâchez que nous puissions nous voir un instant
» au passage. Ma mère qui n'a fait que vous entrevoir une
» fois chez ma cousine, ne vous reconnaîtra pas, et Marton
» qui est dans nos intérêts, pourra faciliter notre entre-
» vue. Adieu ; amour et constance. »

Amour et constance !

Bourguignon s'entend avec les postillons pour savoir l'auberge où descendront ces dames, je m'y trouverai comme voyageur, et rien ne sera plus aisé que de se parler et peut-être de dîner ensemble.

SCENE II.

DERVILLE, BOURGUIGNON.

BOURGUIGNON (*s'essuyant le front. Il est en veste de courier, et tient un tableau retourné qu'il porte en entrant.*)

Ouf ! je n'en puis plus !

D E R V I L L E.

Te voilà donc enfin !

B O U R G U I G N O N.

Je ne crois pas avoir perdu de temps : mon cheval et moi, nous sommes tout en eau.

(4)

DERVILLE.
Pour avoir été à la poste prochaine ?

BOURGUIGNON.
Et en être revenu; et le temps de rester là....

DERVILLE.
Au cabaret ?

BOURGUIGNON.
Comme vous dites.

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Pour m'assurer de la maison
Où ces dames doivent descendre,
D'abord avec le postillon
Il était urgent de m'entendre.
En pareil cas il faut du vin
Pour faire prompte connaissance...
Entre nous, c'est le verre en main
Qu'on fait un traité d'alliance.

DERVILLE.
Tu es convenu avec le postillon de l'auberge où il
conduira ces dames ?

BOURGUIGNON.
Oui, monsieur.

DERVILLE.
Sera-ce au cheval blanc, au grand cerf, à l'espérance....

BOURGUIGNON.
Fi donc. Mauvaises auberges que tout cela.

DERVILLE.
Est-ce qu'il y en a une meilleure ?

BOURGUIGNON.
Oui, monsieur.

DERVILLE.
Où donc cela ?

BOURGUIGNON.
Ici.

DERVILLE.
Ici ?

BOURGUIGNON.
Au grand mogol.

DERVILLE.
Es-tu fou ?

BOURGUIGNON.
Vous savez, ce tableau, ce turc qui était là ?

DERVILLE.
Et qui n'y est plus.

B O U R G U I G N O N (*retournant le tableau*).

Le voici : j'ai fait écrire dessus : *Hôtel du Grand Mogol*. Je le suspends au haut de notre grande porte, et voilà la maison transformée, pour aujourd'hui, en hôtel du grand mogol. Le postillon est prévenu, payé et régalé par moi pour amener madame Dermont et sa fille au grand mogol, comme la meilleure auberge, tout en entrant à Chartres par la route de Paris. N'est-ce pas là une idée lumineuse ?

D E R V I L L E.

Excellente.

B O U R G U I G N O N.

Dans une auberge du pays, mille obstacles, mille importuns pouvaient vous empêcher d'avoir un entretien avec mademoiselle Julie. D'ailleurs, vous êtes connu, vous voir là eût fait jâser.

D E R V I L L E.

C'est vrai.

B O U R G U I G N O N.

Ici, rien à craindre de tout cela. Monsieur le baron de Fonval, votre oncle et votre colonel, vous a envoyé à sa maison de Chartres pour vous y rétablir de deux blessures reçues au champ d'honneur; je vous ai suivi et vous y sers de valet-de-chambre, de postillon, de cuisinier, *et cætera*. Vous, moi et le jardinier, voilà tout ce que nous sommes céans; ainsi, point de gêne dans l'exécution de notre projet.

D E R V I L L E.

D'accord; cependant faire de cette maison une auberge....

B O U R G U I G N O N.

AIR: Un beau matin que Gros-René.

Apollon, monsieur, si j'en crois
Le mythologiste,
Gardant les troupeaux autrefois,
Fut moins formaliste.

D E R V I L L E.

A la bonne heure.

Puisqu'Apollon se fit berger,
Je puis bien, moi, sans déroger,
Me faire aubergiste.

B O U R G U I G N O N.

Certainement. Ah! ça, convenons de nos faits. Je suis le maître de l'auberge, et le chef de cuisine est un de mes amis, joli talent, un artiste... Il est déjà en fonctions; le jardinier aura son emploi, et vous, monsieur, vous êtes mon premier garçon; mais je retiens les pour-boire.

DERVILLE.

Soit. Tu seras content.

BOURGUIGNON (*prenant le tableau*)

Allons mettre au grand jour le grand mogol ; vous, monsieur, à votre toilette... la veste blanche, le tablier ; vous allez avoir tout cela dans votre chambre.

S C È N E I I I .

DERVILLE (*seul*).

Bourguignon a eu vraiment une bonne idée...

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Enfin, ô ma chère Julie,
Après deux ans, ie vais donc te revoir!
Bientôt, ô mon aimable amie,
Ce jour charmant comblera mon espoir!
Avoir prouvé son courage et son zèle,
Avoir gagné le signe de valeur,
Et retrouver sa maîtresse fidèle,
Pour un guerrier, c'est-là le vrai bonheur.

S C È N E I V .

DERVILLE, BOURGUIGNON.

BOURGUIGNON (*en habit de maître d'hôtel*).

Mon enseigne fait un effet admirable.... Comment, monsieur, vous n'êtes pas encore dans votre nouveau costume ?

DERVILLE.

Oh ! je serai bientôt prêt.

BOURGUIGNON.

Voyez-moi : n'ai-je pas tout l'air d'un maître d'auberge ?

DERVILLE.

C'est bien cela. Dans l'instant tu me verras en vrai garçon d'hôtel.

BOURGUIGNON.

Allez donc. Aussi-bien, voici notre jardinier qu'il faut que j'instruise de ses nouvelles fonctions.

DERVILLE.

Je te laisse avec lui. (*Il sort.*)

S C È N E V .

BOURGUIGNON, JAQUINET.

JAQUINET.

Me v'là, monsieur Bourguignon, quoi qu'i' faut faire ?

B O U R G U I G N O N .

Ecoute.

J A Q U I N E T .

J'suis tout oreilles.

B O U G U I G N O N .

Je te nomme , t'établis , te constitue garçon de cuisine de la plus belle auberge du pays.

J A Q U I N E T .

Vous me renvoyez ?

B O U R G U I G N O N .

Non , tu restes ; mais la maison est à présent une auberge !

J A Q U I N E T .

Tiens ! c'est drôle , ça. Monsieur l' baron a donc mandé à monsieur Der ville , son neveu , de s' faire aubergiste ?

B O U R G U I G N O N .

Ce n'est pas à ton affaire.

J A Q U I N E T .

C'est juste.... Ah ! dites-donc , monsieur Bourguignon , je s'rai-ti' toujours jardinier ?

B O U R G U I G N O N .

Sans doute.

J A Q U I N E T .

Li aura d'bonnes choses à la cuisine , j'aurai d'bons profits...

B O U R G U I G N O N .

Rends-toi à ton poste où tu recevras de nouvelles instructions.

J A Q U I N E T .

C'est dit.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

J'vous réponds qu'on s'ra content d' moi ,
Quoique j' manque un peu d'habitude ;
J'aurai dans mon nouvel emploi
Et d' l'adresse et d' l'exactitude :
Avec ça , je l'dis sans façon ,
La cuisine est un métier qu'j'aime ;
J'frai d' mon mieux , et , pour la maison
Si s'trouv' quequ' met qui n' soit pas bon ,
Je m' fais fort de l' manger moi-même.

(*Il sort.*)

B O U R G U I G N O N

Je n'en doute pas.

S C E N E V I .

B O U R G U I G N O N , D E R V I L L E .

D E R V I L L E (*en garçon d'auberge*).

Eh bien ! comment me trouves-tu ?

B O U R G U I G N O N .

Fort bien , ma foi : vous voilà vraiment digne d'entrer chez le plus brillant restaurateur de Paris. Mais la mise ne suffit pas; il faut du tact , de l'intelligence , de l'activité , beaucoup d'activité. Garçon ! — On y va. — Eh ! la maison ! — Tout-à-l'heure. — Dinera-t-on bientôt ? — Dans l'instant. — Le vin à la glace. — Ça y est.

D E R V I L L E .

Oui , oui.

B O U R G U I G N O N .

A présent , songez bien que me voilà votre supérieur et que vous êtes mon subordonné.

D E R V I L L E .

C'est entendu.

B O U R G U I G N O N .

Faites en sorte que je n'aie pas à me plaindre de vous.

D E R V I L L E .

J'y mettrai tous mes soins , monsieur l'aubergiste.

B O U R G U I G N O N .

AIR : *Notre amour est né dans l'village.*

A devenir soumis , docile ,
Monsieur , il faut vous décider.
Vous verrez s'il est plus facile
D'obéir que de commander.

D E R V I L L E .

Aujourd'hui nous changeons de rôle ,
Mais ne vas pas en abuser.

B O U R G U I G N O N .

Pourtant il me semblerait drôle ,
D'oser un peu m'en aviser.
A devenir doux et docile , etc.

ENSEMBLE.

D E R V I L L E .

Pour aujourd'hui soyons docile ,
Je sens qu'il faut m'y décider ;
Voyons s'il est plus difficile
D'obéir que de commander.

(*On entend claquer des fouets de poste.*)

B O U R G U I G N O N .

Une voiture de poste !

D E R V I L L E .

Si c'était celle de ces dames !

(*Ilécoute.*)

BOURGUIGNON.

Déjà ?

D E R V I L L E .

Elle est entrée dans la cour.

SCENE VII.

Les Mêmes, JAQUINET.

J A Q U I N E T .

Monsieur, v'là tout d'suite un beau carrosse et des belles dames qui arrivont dans not' nouvelle auberge. (*Il sort.*)

D E R V I L L E .

Bon. Je vais au-devant de ces dames.

B O U R G U I G N O N (*l'arrêtant*).

Laissez donc, monsieur : n'est-ce pas au maître de l'hôtel à recevoir les voyageurs ?

D E R V I L L E .

Eh bien ! vas donc.

SCENE VIII.

Les Mêmes, M^{me}. DERMONT, JULIE;
MARTON, JAQUINET.J A Q U I N E T (*conduisant les dames*).

V'nez, v'nez par ici, mesdames.

M^{me}. D E R M O N T .

Le maître de l'hôtel ?

B O U R G U I G N O N .

C'est moi, madame.

M^{me}. D E R M O N T (*à Marton qui porte des cartons*).

Posez cela par ici.

B O U R G U I G N O N (*à Marton*).

Donnez, mademoiselle.

M A R T O N (*bas, le reconnaissant*).

Comment c'est toi !

B O U R G U I G N O N .

Chut !

J U L I E (*reconnaissant Derville*).

Derville !

D E R V I L L E (*bas*).

Ma chère Julie !

L'Hôtel du grand Mogol.

M^{me}. DERMONT (à Bourguignon).

Le postillon dit que vous tenez la meilleure auberge du pays ?

B O U R G U I G N O N .

Je m'en flatte.

M^{me}. DERMONT.

Ils disent tous de même , et cependant....

A I R : *Votre pavillon m'enchanté.*

Dans les auberges en route
Pour être bien mal servi,
Chacun sait ce qu'il en coûte,
D'argent, de peine et d'ennui.

B O U R G U I G N O N .

Madame, il y a auberge et auberge.

J U L I E (en regard d'intelligence avec Derville).

Eh ! mais de celle ci
L'apparence
Plait d'avance ;
Et je vois, Dieu merci,
Que nous serons bien ici.

ENSEMBLE
}

M^{me}. DERMONT

Mais, oui, de celle-ci, etc.

J U L I E .

Eh ! mais de celle-ci, etc.

D E R V I L L E .

S'il ne faut que du zèle et de la bonne volonté, ces dames ne seront pas trompées dans leur attente.

(Pendant le dialogue et le couplet suivans, Derville instruit Julie et Marton de la métamorphose de la maison.)

M^{me}. DERMONT.

Monsieur l'hôte, faites-nous dîner le plutôt possible : il nous reste du chemin à faire, nous allons coucher à Châteaudun.

B O U R G U I G N O N .

Oh ! mesdames, vous avez le temps de dîner à votre aise, pour y arriver avant la nuit.

M^{me}. DERMONT.

Tant mieux.... Avez-vous beaucoup de voyageurs chez vous ?

B O U R G U I G N O N .

Non, madame, et je ne me soucie pas d'en avoir un grand nombre.

M^{me}. DERMONT.

C'est singulier.

B O U R G U I G N O N .

A I R : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Oh ! dans cette hôtellerie,
Où chacun sert du mieux qu'il peut ;
La compagnie est choisie,
Et n'y loge pas qui veut.
Des peines que je me donne,
Est-on content ? je le suis ;
Et jamais encor personne
N'a disputé sur le prix.

M A R T O N (*à part, répondant à ce qu'a dit tout bas Derville*).

Fort bien, c'est l'auberge impromptu.

M^{me}. D E R M O N T .

A ce qui paraît, monsieur l'hôte, vous êtes un aubergiste comme on n'en voit guère.

B O U R G U I G N O N .

Comme on n'en voit pas, madame.

S C E N E I X .

Les Mêmes, J A Q U I N E T .

J A Q U I N E T (*bas à Derville*).

Monsieur, l' fermier de monsieur vot' oncle arrive ; il demande à vous parler.

D E R V I L L E (*bas*).

Ah ! diable !..

B O U R G U I G N O N (*bas à Derville*).

Allez vite vous en débarrasser.

D E R V I L L E (*à Jaquinet*).

Je vais changer de costume pour le recevoir ; conduis-le dans mon appartement.

(*Il sort par la porte de côté et Jaquinet par le fond*).

M^{me}. D E R M O N T .

Ma fille, n'oublie pas, tout en arrivant ce soir, de me faire songer d'écrire à mon notaire.

B O U R G U I G N O N .

C'est aujourd'hui la poste pour Paris ; si madame veut écrire ici... Le courrier ne passe que dans deux heures, en attendant le dîner....

M^{me}. D E R M O N T .

Vous avez raison. Comment ai-je pu oublier....

B O U R G U I G N O N .

Je vais vous conduire dans une chambre où vous trouverez tout ce qu'il vous faut.

M^{me}. D E R M O N T .

Marton , reste avec Julie.

B O U R G U I G N O N (*bas à Julie*).

Monsieur Derville ne tardera pas à revenir.

(*Il sort avec madame Dermont.*)

S C E N E X .

JULIE, MARTON.

M A R T O N .

Eh bien ! mademoiselle , vous attendiez-vous à loger chez votre amant ?

J U L I E .

Ah ! Marton ! je tremble. Si ma mère allait s'apercevoir...

M A R T O N .

Madame votre mère se croit logée à l'auberge et n'a pas d'autre idée. Vous voyez que M. Derville est parfaitement rétabli de ses blessures.

J U L I E .

Quels dangers il a couru !

M A R T O N .

Mais comme il s'est signalé ! Nommé capitaine, et décoré sur le champ de bataille !... Voilà le mari qui vous convient.

Air nouveau de M. Dochs.

Est-il rien de plus glorieux
Que d'épouser un jeune militaire,
Dont l'habit offre à tous les yeux
Le noble prix de la valeur guerrière !
L'honneur sur nous en rejaillit ;
Nous avons part à la victoire ;
Et le héros nous embellit
Des rayons brillans de sa gloire.

J U L I E .

Oh ! oui , Marton : mais l'inconstance de ces messieurs...

M A R T O N .

Eh ! mademoiselle , si l'on ne voulait que des maris constans , il faudrait se vouer au célibat , ce qui serait fort triste.

J U L I E .

A I R : *Tous les ans une voix fidèle.*

Aux enfans chéris de Bellonne ,
Couverts de lauriers et d'honneur ,

La beauté doit une couronne ;
Et l'amour doit pour eux n'avoir point de rigueur.
Mais d'un retour tendre et sincère,
Souvent on les voit se lasser ;
Il est plus aisé de leur plaire } (bis).
Qu'il n'est aisé de les fixer. }

MARTON.

Vous êtes trop modeste.

SCENE XI.

Les Mêmes, DERVILLE.

DERVILLE.

Enfin nous sommes seuls !

JULIE.

On peut venir.

MARTON (*pendant la ritournelle*).

Ne craignez rien : je m'empare de la porte.

TRIO.

Air nouveau de M. Doche.

DERVILLE.

Je te retrouve, ô ma Julie !
Et tu m'as gardé ton cœur ;
Ta présence me rend la vie,
Et je renais au bonheur !

JULIE.

Oui, tu retrouves ta Julie,
Elle t'a gardé son cœur :
Ta présence lui rend la vie,
Elle renaît au bonheur.

MARTON (*à Derville*).

Vous l'entendez ; toujours elle vous aime.

(*à Julie*)

Vous le voyez, il est toujours le même.

DERVILLE.

Plaisir charmant !

JULIE.

Quel doux moment !

MARTON (*à Julie*).

Certaine enfin de sa constance,
Vous allez faire résistance,
Et refuser un sot époux
Trop indigne de vous.

DERVILLE.

Tu feras résistance ?

JULIE.

Reçois-en l'assurance.

DERVILLE.

Tu feras résistance.

JULIE.

Je te revoi,
Je suis à toi.

DERVILLE.

Je te retrouve, ô ma Julie, etc.

JULIE.

Oui, tu retrouves ta Julie, etc.

MARTON.

Derville revoit sa Julie,
Il règne encor sur son cœur;
Un jour si beau leur rend la vie;
Ils renaissent au bonheur.

DERVILLE.

Ma chère Julie, vous me promettez donc de tout employer pour rompre l'hymen où l'on veut vous contraindre?

JULIE.

J'y ferai mon possible.

DERVILLE.

Que vous dites cela faiblement!

MARTON.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Allez, monsieur, ne craignez rien,
Que notre Desroseaux paraisse,
Et ma maîtresse saura bien
Triompher d'un peu de faiblesse.
Oui son cœur doit l'encourager;
Lorsque c'est l'amour qui la guide,
Toujours au moment du danger,
La plus timide est intrépide.

JULIE.

Oui, l'amour me donnera du courage.

MARTON.

Fort bien.. Mademoiselle refusera le Desroseaux, cela est convenu; mais vous, monsieur, vous dépendez d'un oncle....

DERVILLE.

Dont j'attends toute ma fortune; mais il est si bon, il a tant d'amitié pour moi!... et quand il connaîtra mon amour, quand il vous aura vue....

MARTON.

Il faut d'abord lui écrire.

DERVILLE.

Il sera ici dans huit à dix jours.

MARTON.

Bon.... en attendant, vous viendrez à Châteaudun?

ENSEMBLE.

DERVILLE.

Oui , sans doute , j'irai ; je verrai mon rival , il renoncera à la main de Julie , ou je le tuerai.

JULIE.

Que dites-vous !

MARTON.

Non , monsieur , vous ne tuerez personne , s'il vous plait : mais vous vous ferez connaître de madame Dermont et vous lui demanderez la main de sa fille ; jusque-là soyez sans inquiétude.

Air du Vaudeville de Michel-Morin.

Je reste avec mademoiselle,
Et vous pouvez compter sur nous :
Oui , monsieur , je vous répons d'elle ;
De plus , je lui répons de vous.
Le Desroseaux , sot , haïssable ,
Auprès de nous perdra ses pas :
Rien ne sert un amant aimable
Comme un rival qui ne l'est pas.

JULIE.

On vient.

MARTON (*pour être entendue de M^{me}. Dermont qui paraît*).

Bien obligé , monsieur le garçon , nous n'avons besoin de rien.

DERVILLE.

Parlez , mesdames , ordonnez , je suis tout à votre service.

SCENE XII.

Les Mêmes, M^{me}. DERMONT, BOURGUIGNON.

BOURGUIGNON (*à Derville*).

De la prévenance ! c'est bien , voilà comme je veux que l'on soit avec les personnes qui me font l'honneur de loger au grand Mogol.

M^{me}. DERMONT.

En vérité , monsieur l'hôte , je suis enchantée de votre hôtel , pour la propreté , le goût , et même la recherche des appartemens. On ne dirait jamais qu'on est à l'auberge.

MARTON.

C'est vrai , on se croirait plutôt dans la plus jolie maison de campagne.

DERVILLE.

AIR : L'amour qu'Edmon à su me taire.

Quand cette auberge a l'avantage
De vous offrir des agrémens ,

Nous sentons qu'il est bien dommsge
De vous y voir si peu de temps.
Mais en songeant que votre absence
Pourra bientôt nous affliger;
Nous avons du moins l'espérance
Que vous y reviendrez loger.

M^{me}. D E R M O N T.

Certainement, nous y reviendrons à notre retour.

S C E N E X I I I.

Les Mêmes, DESROSEAUX.

D E S R O S E A U X.

Ah ! voilà ces dames , enfin !

M^{me}. D E R M O N T.

Eh ! c'est monsieur Desroseaux !

B O U R G U I G N O N (à part).

Desroseaux !

D E R V I L L E (à part).

Mon rival !...

M^{me}. D E R M O N T.

Et par quel hazard à Chartres ?

D E S R O S E A U X.

Ce n'est pas un hazard ; c'est un fait exprès de ma façon.
J'y viens à votre rencontre , belle maman , et à celle de
l'adorable Julie.

M^{me}. D E R M O N T.

Jusqu'ici ? mais c'est fort aimable !

B O U R G U I G N O N (à part).

Et fort agréable pour nous.

D E R V I L L E (à part).

Quoi ! c'est-là l'original ?....

M^{me}. D E R M O N T.

Vous logez ici ?

D E S R O S E A U X.

Non.

D E R V I L L E.

Tant mieux.

D E S R O S E A U X (avec prétention).

A I R : Bouton de rose.

Dans l'espérance
De voir l'objet de mon amour,
Pour charmer mon impatience,
J'ai voulu loger en ce jour
A l'Espérance.

M^{me}. DERMONT.

C'est très-délicat !

BOURGUIGNON.

Je croyais que monsieur serait descendu à la Grâce de Dieu.

DESROSEAUX.

Non , j'ai mis pied à terre à l'Espérance ; de là , chère maman , je me suis rendu à la poste pour guetter votre passage : là j'apprends que deux dames viennent d'arriver , mais on ne peut me dire dans quel hôtel elles sont descendues ; je prends alors le parti d'aller à toutes les auberges qu'on m'enseigne , et j'arrive enfin au *grand Mogol* que personne ne m'avait indiqué , et d'où je vais vous emmener pour vous conduire à l'Espérance.

BOURGUIGNON.

Non , monsieur.

M^{me}. DERMONT.

Nous ne le pouvons pas.

JULIE.

Non , certainement.

M^{me}. DERMONT (*bas à Desroseaux*).

A coup sûr , votre auberge ne vaut pas celle-ci.

DERVILLE (*élevant la voix*).

Monsieur Desroseaux vient-il nous enlever notre monde ?

DESROSEAUX.

Doucement , mon ami , le ton plus bas , s'il vous plaît.

DERVILLE.

Nous ne sommes pas d'humeur à le souffrir ; et ces dames sont trop honnêtes pour quitter cet hôtel , après nous avoir fait l'honneur d'y descendre ,

JULIE.

Il a raison , ma mère.

M^{me}. DERMONT.

C'est vrai. Eh bien ! pour arranger les choses , que monsieur Desroseaux vienne loger ici.

BOURGUIGNON.

Mais si monsieur est bien à l'auberge qu'il a choisie...

DERVILLE.

Qu'il y reste.

DESROSEAUX.

Moi , me séparer de ces dames !

L'Hôtel du grand Mogol.

JULIE.

Ne vous gênez pas, monsieur.

DES ROSEAUX.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Animé du désir extrême
 De me montrer poli, galant,
 Pour recevoir celle que j'aime
 Mon hôtel me semblait charmant;
 Mais en ces lieux elle m'attire,
 Je ne dois balancer en rien :
 Partout où la beauté respire,
 Mon cœur me dit que je suis bien.

M^{me}. DERMONT.

Voilà qui est très-aimable !

DERVILLE.

Et tout-à-fait digne de la rue des Lombards.

DES ROSEAUX

Non, on n'a pas d'esprit à Châteaudun, on ne sait pas dire de jolies choses.

M^{me}. DERMONT.

Allons, monsieur l'hôte, faites-nous dîner.

DES ROSEAUX.

Oui, faites-nous dîner, beaucoup dîner.

BOURGUIGNON.

Dans une demi-heure, madame.

M^{me}. DERMONT.

Vous mettrez notre couvert dans cette salle... la vue en est charmante; n'est-ce pas, Julie ?

JULIE (*regardant Derville*).

Oui, maman, cette vue me plaît beaucoup.

DERVILLE (*à part*).

Aimable Julie !

DES ROSEAUX.

Nous allons dîner en famille.

M^{me}. DERMONT.

En petit comité.

BOURGUIGNON.

En attendant qu'on les serve, j'engage ces dames à faire un tour de jardin.

M^{me}. DERMONT.

Volontiers.

DES ROSEAUX.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Béni soit l'instant favorable
Qui céans m'a fait m'arrêter;
La rencontre est bien agréable
Quand on ne doit plus se quitter.
Que la chère soit excellente,
L'appétit ne me manquait pas,
Et pourtant je sens qu'il s'augmente

(*Regardant tendrement Julie.*)

Auprès d'un objet plein d'appas.

Béni soit l'instant favorable, etc.

M^{me}. DERMONT.

Béni soit l'instant favorable, etc.

BOURGUIGNON, DERVILLE, JULIE, MARTON,

Béni soit l'instant favorable

Qui céans { vous } fit arrêter;

La rencontre est bien agréable,
Pourquoi faudra-t-il se quitter! (bis.)

ENSEMBLE.

(*Desroseaux sort, donnant la main à madame Dermont et à Julie; Marton les suit.*)

SCENE XIV.

DERVILLE, BOURGUIGNON.

BOURGUIGNON.

Eh bien ! vous allez servir M. Desroseaux.

DERVILLE.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Ah ! certes j'ai beaucoup d'humeur
Contre ce rival détestable ;
Je l'assommerais de bon cœur,
Et je dois le servir à table !

BOURGUIGNON.

Oui, le servir, c'est désolant,
Quand il dîne avec votre belle :
Mais, monsieur, tout en le servant,
Vous le desservirez près d'elle.

SCENE XV.

Les Mêmes, JAQUINET.

JAQUINET.

Monsieur Bourguignon, le chef vous demande à la cuisine.

B O U R G U I G N O N .

J'y vais.

J A Q U I N E T (à part).

Et monsieur le baron qui vient d'arriver et qui s'est glissé dans son appartement !... Jarni ! ça fera du rabat-joie.

D E R V I L L E .

Allons au jardin , et trouvons l'instant de dire quelques mots à Julie. *(Il sort.)*

B O U R G U I G N O N (le suivant).

Sur-tout de la prudence.

J A Q U I N E T (resté seul).

Oui , d'la prudence ; il est ben temps , quand l'oncle est ici ! le neveu et l' valet n'ont qu'à ben s' tenir ! *(Il va ouvrir une porte de côté.)* V'nez , monsieur.

S C E N E X V I .

J A Q U I N E T , le Baron de FONVAL .

(Il est affublé d'un bonnet de poil et d'une redingotte fourrée , et s'est mis de gros sourcils postiches.)

J A Q U I N E T (reculant de surprise).

Ah ! mon dieu !,....

L E B A R O N ,

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

J A Q U I N E T .

Quoi ! monsieur , c'est vous , habillé comme ça !

L E B A R O N .

Tu me trouves donc bien déguisé ?

J A Q U I N E T .

Oh ! ma fine , tout le monde y sera trompé.

L E B A R O N .

C'est un habit qui m'a servi autrefois en voyageant au fond du nord. Mon neveu ne me l'a jamais vu.

J A Q U I N E T .

Ah ! pardi ! j'défie ben qu'i' vous reconnaisse.

L E B A R O N .

Et au moyen du baragouin allemand , que je possède assez bien , je pourrai voir ce qui se passe chez moi , et agir en conséquence.

J A Q U I N E T .

Mais queu hasard que je vous aie recontré comme ça tout seul , et à pied !

LE BARON.

Voulant arriver incognito, et surprendre mon neveu qui ne m'attend que dans huit jours, j'ai laissé ma voiture et mes gens au prochain village, et je suis arrivé seul, en me promenant. Prêt d'entrer chez moi, je m'arrête à la vue du tableau et de l'inscription dont ma maison est décorée...

JAQUINET.

Et puis, v'là que j'vous vois, que j'vous dis l'mot d'ég-nime et que j' vous conduis dans vot' appartement, sans qu' personne vous ait aperçu.

LE BARON.

Ah! monsieur mon neveu fait de ma maison une auberge !... Et tu dis que c'est pour y recevoir sa maîtresse ?

JAQUINET.

Que la mère va marier à Châteaudun, comme je vous l'ai conté, d'après que l'postillon qui conduisait ces dames me l'a eu dit; mais c'qui contrarie fièrement M. Derville, c'est que l' jeune homme de Châteaudun qui venait au d'avant d'sa prétendue, est arrivé aussi chez nous, et qu'i' va dîner avec elle et sa mère.

LE BARON.

Ce sont des dames de Paris ?

JAQUINET.

Oui, monsieur; c'est là que monsieur Derville a connu la demoiselle. On dit qu'il est terriblement amoureux.

LE BARON.

Ainsi, lorsque j'arrive avec le projet de lui chercher un parti convenable, je le trouve follement épris d'une femme qu'on va marier avec un autre !...

JAQUINET.

Oh! c'n'est pas l'embaras, j'crais ben qu'la demoiselle aimerait mieux monsieur Derville que c't-ilà qu'on veut l'i donner.

LE BARON.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Quelle était pourtant mon erreur
 Et mon aveuglement extrême,
 En voulant faire le bonheur
 De cet ingrat neveu que j'aime !
 Lorsque je croyais avec lui
 Jouer le rôle d'un bon père,
 Je vois qu'il me faut aujourd'hui
 Devenir un oncle sévère.

J A Q U I N E T.

Et ça vous gênera : c'caractère-là n'est pas l'vôtre :

L E B A R O N.

Ecoute, Jaquinet, continue de garder le silence sur mon retour.

J A Q U I N E T.

C'est dit, bouche cousue.

L E B A R O N.

Je suis un négociant allemand qui voyage pour son commerce ; et je viens loger à cette auberge.

J A Q U I N E T.

Oh ! vous serez joliment régalé.

L E B A R O N.

Tant mieux : je me sens en appétit.

A I R : *Tenez, je suis un bon homme.*

Je prétends faire bonne chère,
Et veux un excellent diner :
Je puis le demander, j'espère,
Sans craindre d'être rançonné.

J A Q U I N E T.

Où, dans c't'auberge sans pareille,
Faut d'abord vous fair'ben traiter ;
Et puis, t'nez, monsieur, j' vous l' conseille,
Si vous êt's ben faudra rester.

(*On entend appeler.*)

Jaquinet !

J A Q U I N E T.

On m'appelle.

L E B A R O N (*écoutant*).

Paix !

(*On appelle encore.*)

Jaquinet !.....

L E B A R O N.

C'est mons Bourguignon.

SCENE XVII.

Les Mêmes, BOURGUIGNON.

B O U R G U I G N O N (*à Jaquinet en entrant*).

Eh bien ! que fais-tu là ? est-ce là ta place ?

J A Q U I N E T.

Non, mais.....

B O U R G U I G N O N.

Pourquoi n'es-tu pas à la cuisine ?

J A Q U I N E T.

On y va.

B O U R G U I G N O N (*apercevant le baron*).
Quel est cet homme ?

J A Q U I N E T.

C'est un monsieur étranger , négociant d'Allèmgne ,
qui vient loger chez nous.

B O U R G U I G N O N.

Tu sais bien qu'il n'y a pas de place.

J A Q U I N E T.

Tiens ! moi , j'li ai dit que li en avait.

B O U R G U I G N O N.

Imbécile !

J A Q U I N E T.

Dame ! je n'veux pas renvoyer les chalans ; monsieur
a l'air d'un honnête homme , et....

B O U R G U I G N O N.

Va-t-en à ton ouvrage.

J A Q U I N E T.

Mon dieu ! comme vous m' rudoyez !... on voit ben
qui gna pas long-temps qu'vous êtes maître.

B O U R G U I G N O N.

Qu'est-ce que c'est !...

J A Q U I N E T (*en s'en allant*).

C'est égal ; monsieur logera ici tout d'même.

(*Il sort.*)

S C E N E X V I I I.

LE BARON, BOURGUIGNON.

B O U R G U I G N O N.

Ça raisonne.... en vérité, les domestiques d'à-présent....

L E B A R O N (*avec l'accent allemand*).

Ils ne falaient pas mieus soufent que de certains maî-
tres , che crois.

B O U R G U I G N O N.

Vous dites , monsieur ?...

L E B A R O N.

Che dis , montsir , que cette auperche il m'avre paru le
meilleur de la pays , et c'être pourquoi que che fouloir
locher avec.

BOURGUIGNON.

Vous venez d'entendre que tous les appartemens sont pris.

LE BARON.

La garçon il disoit différemment , et che foyais bien que fous avre pas des foyacheurs beaucoup.

BOURGUIGNON.

C'est vrai ; mais j'en attends , et des gens qui ont coutume de loger ici.

LE BARON.

Et moi aussi che avre l'habitude d'y locher.

BOURGUIGNON.

Ici ? au grand Mogol ?

LE BARON.

La ; dans c'te maison.

BOURGUIGNON.

Ah ! il est fort celui-là ! (*Le regardant avec dédain.*) D'ailleurs , mon cher monsieur , on ne loge pas à pied chez moi.

LE BARON.

Che avre laissé mes chens et mon foiture dans la chemin ; ils fiendront tous la soir , auchourd'hui.

BOURGUIGNON.

C'est possible ; mais....

LE BARON.

Che fois bien qu'est-ce que c'est.

AIR : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Fous prendre le ton t'importance ,
Fous être riche apparemment ,
Fous croire moi tans l'intichance ,
Sous ce modeste vêtement .
Mais , malgré mon air et le fôtre ,
Il serait bien possible aussi
Que nous être ni l'un ni l'autre
Ce que nous paraissions ici .

BOURGUIGNON.

Je ne m'informe pas qui vous êtes ; mais qui que vous soyez... (*Elevant la voix.*) Je vous répète que vous ne logerez pas céans , et que....

LE BARON (*se fâchant*).

Terteffe ! et moi , che répète à fous que che locherai.

BOURGUIGNON.

Malgré moi ?

LE BARON.

Et si fous raisonner encore touchours, che faire semir tout de suite le machistrature de chotistice.

BOURGUIGNON (*à part*).

Ah ! diable ! ça n'arrangerait pas nos affaires.

LE BARON.

Eh bien ?

BOURGUIGNON.

Eh bien , monsieur , puisque vous parlez si poliment , et que vous voulez absolument rester... j'y consens.

LE BARON.

A-la-bonne-heure. (*A part.*) L'éclaircissement ne lui convient pas.

BOURGUIGNON.

Mais je vous préviens d'une chose , c'est qu'on est fort chèrement ici.

LE BARON.

C'est pon. Quand che être content , satisfait , che marchande chamais sur la prix... du tout.

BOURGUIGNON (*à part*).

Eh bien , ne t'inquiètes pas ; tu seras écorché de la bonne manière.

SCENE XIX.

Les Mêmes, M^{me}. DERMONT, JULIE,
DESROSEAUX, MARTON.

M^{me}. DERMONT.

Ah ! monsieur l'hôte ! quel joli jardin !

BOURGUIGNON,

N'est-ce pas , madame ?

DESROSEAUX.

Il n'est pas laid.

JULIE.

Il est charmant !

LE BARON.

La jeune personne est fort bien. (*Regardant par la fenêtre.*) Oui cet chartin il être pien en cholifé. On ne croire chamais que c'être la chartin d'ein auperche ; ma foi , cet lochis me semble agréable beaucoup infiniment.

L'Hôtel du grand Mogol.

B O U R G U I G N O N .

A I R : Vaudeville de Pierrot.

L'emplacement est favorable ;
Puis, en belle vue, en bon air.

L E B A R O N .

L' maison être considérable ;
Il defoit coûter beaucoup cher ?

B O U R G U I G N O N .

Ma foi, séduit par l'apparence,
Je n'ai pas du tout marchandé :
Elle était à ma convenance
Et je m'en suis accommodé.

L E B A R O N (à part).

Et le marché ne le ruinera pas.

D E S R O S E A U X .

Allons, cher hôte, servez-nous.

M^me . D E R M O N T .

Oui, servez-nous.

B O U R G U I G N O N .

Dans l'instant, madame. (*Au baron.*) Si monsieur veut
bien passer dans la chambre voisine, on le servira en
particulier.

L E B A R O N .

Non, non, che pouvoir pas mancher seul.

B O U R G U I G N O N .

Mais, monsieur....

L E B A R O N .

Chamais.

D E S R O S E A U X (à part).

Qu'est-ce qu'il dit donc celui-là ?

L E B A R O N .

A I R : Connaissez mieux le grand Eugène.

Quand chêtre pas en compagnie,
Che perds l'appétit par l'ennui.

B O U R G U I G N O N .

Pourtant, malgré cette manie,
Vous dinerez seul aujourd'hui.

L E B A R O N .

Che crois que, dans le circonstance,
C'être pas fous à décider ;
Car, selon l'usage de France,
Les dames doifent commander.

M^me . D E R M O N T (à Desroseaux).

Il est fort poli.

D E S R O S E A U X .

Bah ! c'est un baragouineur.

LE BARON.

Si matame et matemoiselle ils me troufer pas indigne pour leur société....

M^{me}. DERMONT.

Non , assurément.

LE BARON.

Che suppliais de permettre à moi de tiner avec.

DES ROSEAUX.

Ah ça ! par exemple !...

M^{me}. DERMONT.

Très-volontiers.. Qu'on mette un couvert pour monsieur.

DES ROSEAUX (*bas à M^{me}. Dermont*).

Quoi ! maman...

M^{me}. DERMONT.

Il a l'air d'un fort aimable homme ; eh puis , dans une auberge , en passant...

BOURGUIGNON.

Puisque ces dames le permettent... (*Il appelle*) Garçon ! un couvert de plus.

S C E N E XX.

Les Mêmes, DERVILLE.

DERVILLE (*entrant*).

Un couvert ! pour qui donc ?

BOURGUIGNON.

Pour monsieur , qui vient loger ici.

DERVILLE.

Encore ! (*Il parle bas à Bourguignon.*)

LE BARON (*reconnaissant Derville , à part*).

Ah ! voilà monsieur mon neveu , et dans un joli équipage !...

BOURGUIGNON (*bas , et à Derville*).

Une auberge est ouverte à tout venant et l'on ne peut pas refuser.....

DERVILLE.

Va-t-en bien vite enlever l'enseigne.

BOURGUIGNON.

J'y cours.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXI.

Les Mêmes , *excepté* BOURGUIGNON.

DES ROSEAUX (*à Bourguignon qui s'en va*).

Le dîner donc !.. (*À Julie.*) Vous avez l'air bien sérieux , petite femme.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes , BOURGUIGNON , JAQUINET ,

DERVILLE (*portant la table avec Jaquinet*).

Par ici... Ces dames sont servies.

DES ROSEAUX.

Ah ! vivat !

M^{me}. DERMONT.

Plaçons-nous.

LE BARON (*présentant la main à M^{me}. Dermont*).
Matame !

DES ROSEAUX (*à Julie*).

Mon aimable future !

(*Pendant cette scène , Derville est aux petits soins avec madame Dermont , et Julie et le baron ne cessent de l'observer.*)

BOURGUIGNON (*rentrant , bas à Derville*).

Enfin , nous serons tranquilles : plus d'enseigne , plus de voyageurs.

LE BARON (*à Bourguignon*).

Chespère , montsir l'hôte , que nous poirons du pon.

BOURGUIGNON (*lui en versant*).

Goûtez-moi cela , et si vous êtes connaisseur....

LE BARON.

Excellent , par ma foi.

BOURGUIGNON.

Et il ne vous incommodera pas ; c'est du vin de propriétaire ; on n'en boit pas d'autre ici.

LE BARON.

Eh bien ! foilà ein auperchiste qui disait la férité....
C'être là du Volney , de la récolte de mil huit cent neuf , che crois....

BOURGUIGNON.

C'est vrai.... (*À part.*) Diantre ! quel gourmet !

LE BARON.

Ma foi la fin être pon , le table bien servie.... che
m'établis dans cet lochis pour ein mois.

BOURGUIGNON (*bas à Derville*).

Un mois , monsieur !...

DERVILLE.

Laisse donc ; ces dames parties je le mets à la porte.

J A Q U I N E T (*bas à Derville, qu'il a entendu*).

Oh ! vous n'en aurez pas le courage... c'est un si bon
homme !

D E S R O S E A U X (*à Derville*).

Garçon ! une assiette.

DERVILLE.

Jaquinet , une assiette à monsieur Desroseaux.

J A Q U I N E T (*la donnant gauchement*).

La v'là.

D E S R O S E A U X (*à Derville*).

Il me semble , mon ami , que vous pourriez la donner
vous-même.

DERVILLE.

Non , monsieur.

D E S R O S E A U X.

Comment , non ?

DERVILLE.

Air du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.

L'usage de cette maison ,
Pour régler l'ordre du service ,
Est que toujours chaque garçon
Exerce un différent office :
Or , d'après cet arrangement ,
Chez nous toujours invariable ,
Ce sont les dames seulement
Que moi je dois servir à table.

D E S R O S E A U X.

Voilà un usage bien ridicule. (*A Julie, lui donnant
un petit coup sur le bras.*) Comme vous êtes silencieuse ,
petite mère ?

J U L I E.

Finissez , monsieur.

(*Derville en donnant une assiette à Julie, heurte Des-
roseaux d'un coup de coude.*)

D E S R O S E A U X.

Prenez donc garde , mon cher.

LE BARON.

Cet garçon , il être un peu gauche,

BOURGUIGNON.

Il n'y a pas long-temps qu'il sert à table.

LE BARON.

Che fois bien. Mais che croyais que , pour ein repas agréable , il fallait du fin de le champagne.

DESROSEAUX.

Oui , du champagne.

LE BARON.

Mousseux... Chètre sûr que M. l'hôte il en avre du pon.

J A Q U I N E T (*bas au baron*).

Vous savez ça.

BOURGUIGNON.

Je me flatte de posséder le meilleur qu'on puisse trouver à Chartres.

LE BARON.

Eh bien , che fouloir régaler ces dames. (*A Bourguignon.*) Apportez pour mon compte.

DESROSEAUX.

Apportez pour son compte.

BOURGUIGNON.

Oui , monsieur. (*Bas au baron.*) C'est dix francs la bouteille.

LE BARON.

Marche donc tout de suite.... (*A part.*) Il me vend mon vin assez cher. (*Haut.*) Chespère que ces dames me feront le plaisir pour accepter....

M^{me}. DERMONT.

Monsieur , vous nous faites honneur.

BOURGUIGNON.

Voici du champagne.

DESROSEAUX.

Allons , chère future....

D E R V I L L E (*à part*).

L'animal !

(*Il dirige le vin sur Desroseaux dont il inonde le visage.*)

DESROSEAUX.

Ahie !.... Parbleu ! voilà un garçon bien mal-adroit !

LE BARON (*à part*).

Il ne le laisse pas respirer. (*Haut.*) Matame , il habitait toujours Paris , sans doute ?

M^{me}. D E R M O N T.

Oui , monsieur.

L E B A R O N.

Et moi aussi , che a fais habité long-temps dans cte ville,
et che connaître quantité de personnes.

M^{me}. D E R M O N T.

Vous avez peut-être entendu parler du banquier Der-
mont ?

L E B A R O N.

Du banquier Dermont ! Beaucoup. C'était ein homme
de mérite et d'eine grande probité.

M^{me}. D E R M O N T.

Je suis sa veuve.

L E B A R O N.

Fous , matame ! Che me félicitais grandement de me
troufer avec la veuve et le fille d'ein homme si respectable!..
(*A part.*) Mon neveu n'avait pas fait un mauvais choix.
(*Haut.*) Mais, matemoiselle il être toujours triste, réveuse?.

M^{me}. D E R M O N T.

Ah ! quand on quitte sa famille , ses connaissances...

D E S R O S E A U X.

Oui , ses connaissances.... C'est celà.

J U L I E.

Que voulez-vous dire , monsieur ?....

D E S R O S E A U X.

Je veux dire... qu'on prétend que j'ai un rival.

M^{me}. D E R M O N T.

Un rival !

D E S R O S E A U X.

Et que ce rival est un militaire....

J U L I E (*à part*).

O ciel !

M^{me}. D E R M O N T.

Un militaire !

D E S R O S E A U X.

Un certain Derville , je crois... Officier de hussards.

L E B A R O N (*à part*).

Ahie ! ahie !

M^{me}. D E R M O N T.

Ma fille !...

D E R V I L L E (*à part*).

Et je suis forcé de me taire !...

DES ROSEAUX.

Oh ! cela ne m'inquiète pas : je ne crains pas ces messieurs ; j'ai eu plus d'une affaire, avec eux.

LE BARON.

Tiapse !

DES ROSEAUX.

Tout-à-l'heure encore, j'ai pensé en avoir une dans ce pays-ci.

M^{me}. DERMONT.

Une affaire !

DES ROSEAUX (à part).

Il faut leur faire une histoire. (*Haut.*) Il y avait à la porte de l'Espérance, un jeune officier de hussards, que j'ai heurté sans le vouloir.... Parbleu ! il serait plaisant que ce fût ce Derville.

BOURGUIGNON.

Oui, cela serait plaisant.

DES ROSEAUX.

Il a, dit-on, un oncle dans ce pays-ci.

BOURGUIGNON.

Ah ! ah !

LE BARON (*regardant Derville*).

Il havre ein oncle....

DERVILLE (à part).

J'ai bien envie de lui faire connaître Derville...

BOURGUIGNON (*bas à Derville*).

Moderez-vous.

LE BARON.

Eh bien ! monsieur Desroseaux, cet officier?...

DES ROSEAUX.

Il a voulu se fâcher, faire le méchant ; mais en m'en allant, je lui ai jeté un regard... qui lui a ôté l'envie de me suivre, et il a bien fait.

DERVILLE (à part).

C'est ce que nous allons voir. (*Il sort.*)

LE BARON (à part).

Je gage que mon étourdi va faire quelque sottise.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, *excepté* DERVILLE,

DES ROSEAUX (à part).

Comme je leur en conte !

M^{me}. D E R M O N T.

Vous me faites trembler, mon gendre; je ne veux pas qu'on soit poltron; mais je veux qu'on soit prudent.

L E B A R O N (*présentant son verre*).

Matame, si chosais prendre le liberté....

M^{me}. D E R M O N T (*prenant son verre*).

Monsieur....

L E B A R O N.

A I R : *Vaudeville de l'Épreuve Villageois.*

En sablant le champagne,
On trinque en Allemagne.

D E S R O S E A U X.

Et le plaisir y gagne
Ainsi que la gaité.

(*Julie présente son verre, sans regarder Desroseaux.*)

A ce carillon répété,
Heureux qui peut à la beauté
Faire battre la campagne.

L E B A R O N.

Tiuple! montsir, il parlait beaucoup de battre.

(*On se lève de table.*)

D E S R O S E A U X.

Garçon! du café.

B O U R G U I G N O N.

Le garçon va vous l'apporter.

S C È N E XXIV.

Les Mêmes, MARTON.

M A R T O N (*annonçant*).

Un officier de dragons est là, qui demande monsieur Desroseaux.

L E B A R O N (*à part*).

Nous y voilà.

M^{me}. D E R M O N T.

Un officier!

J U L I E (*à part*).

Si c'était....

M A R T O N (*bas à Julie*).

C'est monsieur Derville.

D E S R O S E A U X.

Dites que je ne suis pas ici.

L'Hôtel du grand Mogol.

MARTON.

Il sait que vous y êtes.

DESROSEAUX.

Eh bien.... Dites que je n'ai pas le temps de le voir.

MARTON.

Il n'a que deux mots à vous dire.

DESROSEAUX.

Qu'il vienne à Châteaudun.

MARTON (*parlant dehors de la porte du fond*).

M. Desroseaux vous recevra à Châteaudun, monsieur.

S C E N E X X V.

Les Mêmes, DERVILLE (*paraissant en Officier de hussards*).

DERVILLE.

C'est ici que je veux le voir.

LE BARON (*à part, reconnaissant Derville*).

Justement, autre équipée.

DERVILLE.

Pardon, mesdames.

M^{me}. DERMONT.

Monsieur, on ne vient pas ainsi....

LE BARON (*à M^{me}. Dermont*).

Sachons ce qu'il fouloir tire... Ne craindre rien, matame.

DESROSEAUX (*à Derville*).

Voyons, monsieur; finissons, que me voulez-vous?

DERVILLE.

Monsieur, vous m'avez insulté....

DESROSEAUX.

Moi? je ne vous ai jamais vu.

DERVILLE.

Ce matin, à la porte de l'Espérance, vous avez heurté un officier en le regardant insolemment.

BOURGUIGNON.

Oui, vous vous en êtes vanté.

DESROSEAUX.

C'était une plaisanterie.

M^{me}. DERMONT.

Une plaisanterie?

DES ROSEAUX.

Certainement.

DERVILLE.

Ce désaveu n'est qu'une défaite dont je ne serai pas dupe. Sortons, monsieur. (*Il lui fait signe de sortir.*)

DES ROSEAUX.

Plait-il ?

DERVILLE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Allons, pour me rendre raison,
Il faut me suivre tout-à-l'heure.

DES ROSEAUX.

Je ne sors pas de la maison ;
J'y suis fort bien, et j'y demeure.

TOUS.

Il ne sort pas de la maison ;
Il est fort bien, il y demeure.

DERVILLE.

Ainsi, vous êtes un poltron ?

DES ROSEAUX.

Monsieur je suis homme de plume ;
Me battre n'est pas ma coutume.

BOURGUIGNON.

Mais vous vantiez votre valeur.

M^{me}. DERMONT, JULIE, MARTON, BOURGUIGNON.

Eh quoi ! fanfaron et menteur !

LE BARON (*à Derville*).

Moi, che trouve extraordinaire
Que fous fenir pousser à bout,
Un homme prudent, tébonnaire,
Qui veut se battre pas du tout.

DERVILLE.

Monsieur, ce n'est point votre affaire.

LE BARON.

Si che prendre parti pour lui.

DES ROSEAUX (*au baron*).

C'est très-bien, soyez mon appui.

DERVILLE.

Vous n'êtes point militaire.

LE BARON.

Che le defiens auchourd'hui
Pour châtier un cheune téméraire.

DERVILLE.

Me châtier

DES ROSEAUX.

Oui, soyez mon appui.

(*Le baron passe dans son appartement, après avoir poussé rudement Bourguignon qui voulait l'arrêter.*)

B O U R G U I G N O N.

Où va-t-il donc ? que veut il faire !

D E S R O S E A U X (à D e r v i l l e),

Il va chercher de quoi vous satisfaire,
Et vous aurez affaire à lui.

M^{me}. D E R M O N T.

Eh quoi ! vous pourriez bien permettre
Qu'un étranger pour vous allât se compromettre.

} (bis.)
Tous.

D E S R O S E A U X.

Puisqu'il veut se battre pour moi,
Ma foi, je dois le laisser faire.

M^{me}. D E R M O N T, J U L I E, M A R T O N,

Ah ! juste ciel ! je meurs d'effroi ;
Ah ! quelle malheureuse affaire !

D E R V I L L E.

Mesdames, calmez votre effroi ;
Ne craignez rien de cette affaire.

B O U R G U I G N O N,

Ah ! je ne suis pas sans effroi
Sur les suites de cette affaire.

J A Q U I N E T.

Ah ! je suis ben tranquille, moi,
Not' maître arrangera l'affaire.

ENSEMBLE.

L E B A R O N (*rentrant en habit de colonel, à D e r v i l l e qui le reconnaît aussitôt*).

Allons, monsieur...

D E R V I L L E.

Ciel ! mon oncle !

M^{me}. D E R M O N T, J U L I E, M A R T O N e t D E S R O S E A U X.
Son oncle !

B O U R G U I G N O N.

Et son colonel.

M^{me}. D E R M O N T, J U L I E, M A R T O N e t D E S R O S E A U X,
Son colonel !

J A Q U I N E T,

Et not' maître.

M^{me}. D E R M O N T.

Mais où sommes-nous donc ?

B O U R G U I G N O N (*s'enfuyant*),

Chez M. le baron de Fonval.

L E B A R O N.

Chez moi, madame, dans ma maison, dont il a plu
à monsieur mon neveu de faire une auberge, pour vous
y recevoir, ainsi que mademoiselle votre fille, qui me
paraît en assez bonne intelligence avec lui.

DES ROSEAUX.

Effectivement ; c'est lui qui tout-à-l'heure....

M^{me}. DERMONT.

Quoi ! ma fille , vous saviez ?...

JULIE.

Je ne savais rien en arrivant ici.

M^{me}. DERMONT.

Vous connaissiez donc monsieur ?

JULIE.

J'avais vu monsieur plusieurs fois , l'hyver dernier , à Paris , chez ma cousine.

M^{me}. DERMONT (*examinant Derville*).

En effet , je me rappelle...

DES ROSEAUX.

J'espère , madame Dermont.....

M^{me}. DERMONT.

Retirez-vous , monsieur.

DES ROSEAUX.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

M^{me}. DERMONT.

Dispensez-moi de m'expliquer.

DES ROSEAUX.

Je vois ce que c'est : vous savez le proverbe ; il est de Châteaudun , il entend à demi-mot.

M^{me}. DERMONT.

Eh bien , vous devez entendre que je méprise les poltrons et que je déteste les menteurs et les faux braves.

DES ROSEAUX.

Pas possible ! vous n'avez donc pas compris , *maman* , que tout ceci n'était qu'un léger badinage.

M^{me}. DERMONT.

Si c'est un badinage , je le trouve de très-mauvais goût ; mais il m'apprend à vous connaître , et je n'en veux pas davantage.

DES ROSEAUX.

Ah ! vous êtes piquée ! vous avez tort ; mais vous ferez vos réflexions ; ce n'est pas votre dernière réponse , et je vais l'attendre à l'Espérance. (*Il s'en va.*)

MARTON.

Je ne vous conseille pas d'y rester.

J A Q U I N E T (*suivant Desroseaux*).
Dites donc , monsieur Desroseaux , et le pourboire ?
D E S R O S E A U X (*se retournant*).
A l'Espérance.

SCENE XXVI ET DERNIÈRE.
Les Mêmes, *excepté* DESROSEAUX.

D E R V I L L E.
Mon oncle , daignez m'entendre.

L E B A R O N.
Et que me direz-vous ?

D E R V I L L E.
J'aime mademoiselle , j'ai le bonheur d'en être aimé , et
si madame a la bonté de consentir....

M^{me}. D E R M O N T.
Mais , monsieur.... à peine je vous connais.

J U L I E.
Ma mère....

L E B A R O N.
Madame Dermont , car votre nom et votre famille me
sont bien connus , je vais vous parler avec toute la fran-
chise militaire. Mon neveu Derville est un brave et loyal
officier , un peu étourdi ; mais cela se passera. Daignez-lui
accorder la main de mademoiselle votre fille , et je répons
qu'il la rendra heureuse. Quant à sa fortune , je m'en charge.

D E R V I L L E et J U L I E.
Qu'entends-je ?

L E B A R O N.
Eh bien ! madame ?

M^{me}. D E R M O N T.
M. le baron , votre noble franchise , et ce que vous pro-
mettez de faire pour M. votre neveu , me décideraient en
sa faveur si je connaissais son caractère ; mais....

J U L I E (*vivement*).
Oh ! ma mère , M. Derville gagne beaucoup à être connu.

L E B A R O N (*souriant*).
Je crois , madame , qu'il faut s'en rapporter à mademoiselle.

M^{me}. D E R M O N T.
Songez , ma fille , qu'il s'agit du bonheur de toute votre
vie.

Que celui de ma mère soit assuré et je ne redoute rien pour moi.

M A R T O N.

Nous sommes-audessus de la peur.

L E B A R O N.

Allons , madame.

M^{me}. D E R M O N T.

Je me rends , et puisse leur hymen nous rendre tous heureux.

(Bourguignon qui était sorti , rentre en habit de livrée et une serviette sous le bras.)

B O U R G U I G N O N.

Le café est servi dans le salon.

L E B A R O N.

Ah ! c'est donc toi?....

B O U R G U I G N O N.

Oui , monsieur.... Comment vous portez-vous ? Avez-vous fait un bon voyage ?

L E B A R O N.

Tu faisais l'insolent tantôt.

B O U R G U I G N O N.

Ah ! monsieur , c'était la circonstance... Oserais-je espérer que le maître de la maison ne mettra pas à la porte le maître de l'hôtel.

L E B A R O N.

Allons , grâce à tous les coupables.

V A U D E V I L L E.

B O U R G U I G N O N.

Air nouveau.

A l'impromptu j'avais su faire
Une auberge de ce local :
Bon accueil , bon vin , bonne chère ,
Cela n'aurait pas été mal.
Un maître , sans réserve aucune ,
Dérange tout par son retour :
Comme tant d'autres , ma fortune
Était la fortune d'un jour.

M A R T O N.

Damon , par la beauté qu'il aime
Voit couronner sa tendre ardeur ;
Damon , dans ce lien suprême ,
Devine un siècle de bonheur ;

Mais le lendemain de la fête,
Sur lui-même il fait un retour,
Et dit, en se frottant la tête :
Ah ! c'était le bonheur d'un jour.

D E R V I L L E.

Un franc et brave militaire
S'élançait à des dangers offerts ;
A travers les feux de la guerre
Il éprouve cent maux divers.
Mais qu'un succès le récompense,
Tout est oublié sans retour,
Et pour lui six mois de souffrance
Ne sont que la peine d'un jour.

J U L I E (au public).

L'auberge qui n'en est pas une,
Voudrait bien se mettre en renom ;
Nous avons tenté la fortune
Afin d'établir la maison.
De vous dépend son existence :
Faites, messieurs, à votre tour,
Qu'une auberge de circonstance
Ne soit pas l'auberge d'un jour.

20 JY 63

F I N.